



Vol. IV.—No. 16.

MONTREAL, JEUDI, 17 AVRIL, 1873.

ABONNEMENT, \$3.00.  
PAR NUMERO, 7 CENTS.

PAMPHILE LEMAY.

Taille moyenne, dehors ordinaires, cheveux foncés, moustache blonde, teint bilieux, regard terne, l'air maladif d'un dyspeptique, caractère rêveur, mélancolique, naïf, aimant la solitude, très pieux, tranquille, timide. "C'est un homme," dit Fréchette, "d'une singulière douceur, et sans sa malencontreuse pièce de vers à l'adresse de Riel, il aurait probablement passé sa vie sans savoir ce que c'est qu'un ennemi."

Il est né à Lotbinière d'une famille de cultivateurs, le 5 Janvier 1837. Son père Léon Lemay et sa mère Louise Auger eurent quatorze enfants dont notre poète est le cinquième.

Il commença son éducation à l'école des Frères de la Doctrine Chrétienne à Trois-Rivières. Il revint à Lotbinière, l'année suivante, et fut l'un des trois élèves qui assistèrent à l'ouverture de la première classe dans le petit collège de Lotbinière. Les deux autres étaient l'abbé H. Besudet, et le docteur A. Grenier. Lemay n'étudiait jamais; il passait son temps dans les bois et les prairies, sur le bord des ruisseaux ou des rivières. Il cherchait la poésie avant d'en avoir le nom, dans les beautés et les grandeurs de la nature.

Son premier essai poétique fut une chanson qu'il rima tant bien que mal au sujet du départ d'un de ses amis pour les États-Unis. Le succès l'encouragea et il se mit à rimer force madrigaux, et couplets galants pour les jeunes filles de son village. Ciémazie devint poète par patriotisme, Lemay le fut par amour. A sept ans, il échangeait le premier anneau d'engagement, c'était le chantre de toutes les beautés du canton.

En 1854, il entra au Séminaire de Québec où il prit place à côté des abbés Louis Honoré Pâquet et Alexis Pelletier.

La vie de collège devait être fatale à Lemay, c'est là qu'il contracta cette dyspepsie qui le mine encore. Lemay ne peut vivre qu'à la campagne; à la ville il s'étiole.

Pourtant il avait quelquefois des accès de folle gaité, ses compagnons d'études se souviennent encore de plusieurs exploits qui—chose étrange pour eux qui connaissent le Lemay de nos jours—le feraient ranger parmi les dissipés et peu s'en fallut qu'il ne fût classé parmi les lurons qu'on avait surnommés "tocsons." La vieille infirmerie du séminaire pourrait en conter long là-dessus, il se distinguait surtout dans la spécialité des expéditions à la cuisine. Il avait eu en cela un concurrent redoutable dans la personne de Edouard Michaud, arpenteur, employé par le gouvernement sur le Pacifique. Un jour il y eut siège en règle et le "père Blais" dut battre en retraite avec ses marmitons devant la valeur de Michaud qui eut la gloire de voir cet exploit chanté dans un poème héroï-comique de 1500 vers appelé *La Michaudine*, dus aux muses réunies de Lemay et d'Alexis Pelletier. Ce poème burlesque tomba par malheur entre les mains des maîtres qui le détruisirent, mais qui furent chansonnés d'importance pour cet acte de vandalisme.

Fréchette était alors en cinquième et sa muse cimentait entre les deux poètes une amitié qui ne s'est jamais démentie depuis.

Lemay ne fut que 3 ans et quelques mois au séminaire, sa mauvaise santé le ramena chez ses parents où il passa une année, après quoi il revint à Québec dans le dessein de faire son droit. Il changea d'idée et partit pour les États-Unis, décidés à gagner sa vie par n'importe quel

moyen honnête. Il se rendit à Portland, offrit ses services à tout le monde. Personne n'en voulut. Le soir, Lemay allait rêver et pleurer seul sur la falaise au bord de la mer, et griffonnait des vers. . . . Enfin il revint à Sherbrooke, entra au service d'un marchand de l'endroit et pendant 15 jours il vendit de la dentelle et du tabac, des hardes faites et du whiskey. Son patron le congédia sous prétexte qu'il ne faisait pas son affaire. Le fait est que c'était mutuel. Lemay revint chez ses parents, étudia la philosophie sous un maître particulier, et l'âme découragée prit le parti de se faire prêtre; il porta la soutane deux ans dans le collège des Oblats, à Ottawa.

Un peu par inconstance et un peu par maladie, Lemay jeta le froc aux orties et revint dans sa famille. Quelques temps après, il étudiait le droit avec Fréchette sous l'hon. François Lemieux, l'ancien député de Lévis. C'était en pleine bohème. L'année suivante, toujours avec Fréchette, il entra comme traducteur à l'Assemblée Législative. Chose assez singulière, Lemay a été traducteur public, et a traduit l'Évangéline de Longfellow, et il ne sait point l'anglais. Il a toujours eu pour cette langue une horreur invincible.

Lemay se maria en 1863. Il a quatre enfants. A la fin de 1867, il fut nommé Bibliothécaire du Parlement de Québec.

En 1865, Lemay publia ses *Essais Poétiques*. 1ère partie: *Évangéline*; 2nde partie: *Poésies fugitives*.

En 1867, il obtint la médaille d'or promise par l'Université, à celui qui ferait le meilleur poème épique sur la découverte du Canada.

Lemay s'est aussi occupé d'industrie. Il a fondé à Lotbinière un établissement pour fabriquer le cuir qui est l'un des plus prospères du pays.

La première publication de Lemay remonte à 1858.

Après avoir fait de brillants éloges de sa traduction d'Évangéline et des autres productions de M. Lemay, M. Fréchette juge ainsi le poète, ou plutôt le genre du poète:

"M. Lemay n'est pas un poète bruyant. On rencontre assez rarement chez lui de ces vers qui vous étonnent, vous fascinent, vous enlèvent. Sa strophe ne grondera pas comme un tonnerre lointain, comme la puissante rumeur d'une cataracte; son hémiistiche ne sonnera pas comme une fanfare, ne bondira pas comme une fusée d'artifice. Il n'y a pas dans sa phrase de ces hardis éclats de voix, de ces grands coups d'ailes que l'on rencontre si souvent chez Crémazie. Il manquera quelquefois de souffle, d'haleine, d'envergure, si je puis m'exprimer ainsi. Mais en revanche, son vers est toujours coulant, facile, harmonieux, bien jeté; sa strophe est simple, moelleuse, agréable, peu hardie, mais bien finie, peu imitative, mais toujours suave. En général, il ne plane pas très-haut; mais il se berce dans une atmosphère fraîche et parfumée. Il ne vous fera pas éprouver de sensation poignante, d'émotion soudaine; mais il nous versera des fleurs à pleines mains, il vous enivrera d'arômes. Il ne vous montrera pas du doigt l'aire d'un oiseau de proie suspendue à la cime d'un roc; mais il écartera le feuillage qui cache le nid mélodieux d'une fauvette. Ce n'est pas le grondement du torrent; c'est le gais souillement d'une fontaine perdu sous les mousses. Ce n'est pas le rugissement du lion; c'est le roucoule-

ment de la colombe. Ce n'est point le vol de l'aigle; ce sont les molles ondulations du cygne. Il faut à Lemay des sujets doux, gracieux, paisibles. Il aime à fouler les pelouses fleuries, et non pas à graver les roches escarpées. Le naïf de l'idyle et la simplicité des poèmes champêtres convient mieux, ce me semble, à son talent que les fantastiques allures de la poésie lyrique."

Nos lecteurs ont eu plusieurs fois le plaisir de goûter les suaves et douces inspirations de M. Lemay, ils savent combien est juste l'opinion de M. Fréchette sur le talent de son ami.

M. Fréchette a fait allusion à la fameuse pièce de vers composée par M. Lemay sur la mort de Scott. Cette apothéose de Riel a fait beaucoup de bruit, soulevé de terribles colères; on a cru, un moment, qu'on allait pendre à la même corde Riel et son poète. Riel était le chef d'un gouvernement provisoire établi dans le but de faire respecter les droits et les libertés de ses compatriotes, d'empêcher les représentants de notre gouvernement d'entrer dans sa patrie comme dans un pays conquis. Il avait jugé à propos de faire passer par les armes un fanatique qui avait tenté plusieurs fois de fomenter des troubles et manifesté l'intention de le tuer. C'était une mesure de protection que les circonstances justifiaient, peut-être; mais, malheureusement, elle fournit un prétexte à ceux qui, par antipathie nationale, ne voyaient dans Riel qu'un chef de brigands. Les cris de meurtrier, d'assassin, les imprécations les plus violentes éclatèrent d'un bout du pays à l'autre. Lemay entra en colère, pour la première fois, peut-être; poète jusque-là par amour, comme dit Fréchette, il le devint par patriotisme et vengea Riel de ses insulteurs dans des strophes enflammées où le meurtre de Scott était plus que justifié. La poésie est de sa nature trop passionnée, trop ardente pour traiter de pareils sujets dans des temps où tous les ménagements et les délicatesses de la forme peuvent seuls faire accepter le fond. Lemay força la note, sans doute, mais c'était une note patriotique, ce n'est pas nous qui lui en ferons un crime.

MGR. FABRE.

Depuis longtemps il était dit qu'un coadjuteur serait donné à Monseigneur de Montréal. Le Saint Siège a accueilli favorablement la demande de notre vénérable évêque et lui a donné pour coadjuteur celui sans doute que désirait Sa Grandeur, savoir M. le chanoine Fabre.

Mgr. Fabre portera le titre d'évêque de Gratianopolis *in partibus infidelium*. Gratianopolis est un très-ancien siège épiscopal de la Mauritanie [en Afrique] et dont Mgr. Persico portait en dernier lieu le titre.

Mgr. Fabre est âgé de 46 ans. Il compte 23 années de prêtrise et était depuis dix-sept ans membre du Chapitre de la Cathédrale.

Il est le supérieur de la Communauté des Sœurs du Bon Pasteur et des Frères de la Charité de St. Vincent de Paul.

Il était, depuis 1857, chapelain de l'Union St. Joseph et jouit dans cette société nombreuse et prospère de l'attachement et de la confiance générale des membres.

On ne sait pas encore quand auront lieu les cérémonies du sacre du nouvel évêque, mais on dit que les RR. PP. Jésuites ont gracieusement offert la magnifique Église du Gesù pour l'occasion et que Mgr. Fabre l'a acceptée.

Nous publierons bientôt le portrait et la biographie du nouvel évêque.